

La Maison-Dieu, 160, 1984, 9-12
Joseph GELINEAU

SUGGESTIONS POUR *LA MAISON-DIEU*

LA particularité de *La Maison-Dieu* a toujours été d'appuyer une pratique pastorale sur de solides études théoriques. Malgré le risque de paraître trop peu scientifique aux yeux des uns et trop peu pratique aux yeux des autres, la revue a réussi à maintenir son style propre qui est de faire se côtoyer plusieurs genres : des recherches plus gratuites et théoriques, la publication de matériaux divers, importants pour la vie liturgique, et des contributions de genre mixte où l'on réfléchit sur l'expérience.

Mes suggestions se limiteront à ce dernier genre qui me semble avoir aujourd'hui une importance particulière.

Avant le Concile de Vatican II, il était essentiel de revenir aux sources en interrogeant la Bible, l'histoire et la théologie afin de renouveler de l'intérieur une pratique aux formes figées et de préparer ainsi des évolutions. Pendant et après la réforme conciliaire, il fallait exposer celle-ci, en montrer le bien-fondé et les richesses, en promouvoir une mise en œuvre correcte et fructueuse.

Aujourd'hui les choses se présentent autrement. Nous avons à notre disposition d'immenses richesses de savoir accumulées sur la tradition de l'Église. Par ailleurs nous avons déjà une pratique stabilisée et pacifique de la liturgie rénovée par Vatican II. Pourtant les questions que la pratique liturgique pose aux usagers

et aux responsables des célébrations ne cessent de grandir en nombre, en radicalité, en complexité.

Nous ne pouvons plus nous contenter de dire : voilà, d'après nos connaissances de la tradition et de la théologie, ce que signifie le rite de l'eau, ou le rite des cendres, ou le cierge pascal, ou l'autel. Non pas que ce que nous en disons soit devenu faux, mais parce que nous avons un peu mieux perçu la distance qui existe entre les explications notionnelles que nous donnons — par exemple lors d'un baptême — et l'activation symbolique réelle qui se joue au plus profond des participants.

Nous ne risquons plus guère de croire qu'en ayant traduit dans notre langue les textes de l'Écriture, en les proclamant de manière claire et intelligible, en amplifiant la voix avec un micro pour que tous entendent, cela suffit pour que la Bible soit reçue par tous comme Parole actuelle et transformante du Dieu Sauveur. Certes, il y a l'homélie. Mais l'homélie ne fait que repousser et reposer la question d'une communication à la fois verbale et trans-verbale.

Dans une société largement sécularisée, et dans une Église occidentale incertaine de son « signe » en ce monde nouveau — avec des baptisés qui hésitent entre l'engagement socio-politique au nom de l'Évangile, la redécouverte de la prière intime, la recherche de petits groupes de référence et... la messe du dimanche, on en arrive à se demander si le rassemblement du dimanche se présentant d'abord et presque exclusivement comme un rassemblement de type cultuel est un signe suffisant de l'*ecclesia* locale et si, corrélativement, dans la messe du dimanche, tout est à considérer comme « liturgique » ?

L'institution liturgique actuelle se trouve comme remise en cause entre, d'une part, le retour notable d'une « sacralité générale » chez beaucoup de nos contemporains et, d'autre part, la perte de crédibilité, auprès de ces mêmes personnes, de nos liturgies ordinaires.

Ce ne sont là que quelques touches rapides pour illustrer la tâche qui incombe aujourd'hui à ceux qui régissent, créent, enseignent, célèbrent, préparent, expliquent les célébrations liturgiques. Ne serait-ce pas précisément la tâche propre de *La*

Maison-Dieu que d'éclairer et soutenir ces diverses catégories de liturges ?

Pour remplir une telle tâche, on peut sans doute s'adresser personnellement à des chercheurs ou praticiens compétents qui font part dans la revue de leurs analyses, constatations, hypothèses, projets, réalisations.

Mais on peut se demander, dans une discipline aussi complexe que la liturgie et dans une conjoncture aussi mouvante que l'actuelle, si on peut faire des progrès importants sans instaurer une confrontation directe entre personnes diverses et complémentaires : témoins de pratiques existantes, analyseurs des sciences humaines, connaisseurs de la tradition.

Ne faudrait-il pas préparer et tenir, sur certains aspects de la liturgie, des « colloques » dont les travaux seraient ensuite publiés dans la revue ? En agissant ainsi, on ne ferait d'ailleurs que renouveler avec l'histoire des vingt premières années de *La Maison-Dieu* — années spécialement fécondes — dont un numéro par an au moins était consacré à donner le résultat de sessions de recherches — dites « de Vanves » — entre liturgistes, biblistes, théologiens et pasteurs sur un point important de la vie liturgique de l'Église.

Mais de tels colloques seraient évidemment plus difficiles à réaliser maintenant qu'ils ne l'étaient au temps des « sessions de Vanves ». On travaillait alors à l'intérieur d'un champ ecclésial, social et culturel très défini et bien balisé. Il y avait un langage, des méthodes et des « lieux » communs. Aujourd'hui il faut s'aventurer sur les marges et pénétrer dans la forêt humaine avec tous les risques que cela comporte.

On pourrait sans trop de peine faire un catalogue de sujets à étudier en colloques interdisciplinaires. Plutôt que de s'y essayer ici, il semble plus essentiel de rappeler un point de méthode qui aura des incidences nouvelles.

Avant d'être une science — ou même un carrefour de science — la liturgie est une pratique, un art, une — *urgie*. Le rite est action. Les sujets de recherches interdisciplinaires seront toujours empruntés à des pratiques réelles de la vie rituelle de

l'Église. C'est bien ainsi que procédait déjà *La Maison-Dieu* dès ses débuts en traitant de tel ou tel sacrement, de la messe, de l'Office, du dimanche etc. Mais par rapport aux étapes antérieures, les questions que nous posent les pratiques rituelles se sont partiellement déplacées et élargies. Par exemple :

Quand on baptise, est-ce que la figure fondamentale du sacrement : descente/remontée joue un rôle — manifeste ou latent ?

Est-ce que le symbolisant « bain d'eau » intervient ou non ? Et s'il y a rite de passage, on passe d'où à où, de quoi à quoi ?

— Questions en partie nouvelles, mais inéluctables pour une structuration de la foi baptismale et de sa signification.

Si on « mange et boit (?) ensemble », quel sens cela prend-il pour les participants ? Et quels en sont les référents ?

Quand on lit l'Écriture à la messe du dimanche, que se passe-t-il en fait dans le groupe des participants et pour chacun ?

De telles questions touchent au « corps » de la religion et à celui de la foi chrétienne, tant personnelle qu'ecclésiale, dans le monde d'aujourd'hui. Chaque aire culturelle devra se les poser à frais nouveaux. Après avoir étudié la liturgie « de l'intérieur » de l'Église confessante et pratiquante, sans rien renier de ce « lieu » inaliénable, force est encore de voir comment l'agir rituel de l'Église a des racines et des prolongements bien en deçà et au-delà de nos assemblées liturgiques. L'efficiencia de nos liturgies, pour un grand nombre de ceux qui y viennent, en dépend — et peut-être pour un nombre plus grand de ceux qui n'y viennent pas encore ou n'y viennent plus. Le but n'est pas des adaptations à court terme, mais une véritable « inculturation » de la foi chrétienne.

Joseph GELINEAU

(Collaborateur depuis le n. 7, 1946)